

Ava

préfère se
battre



Maité
Bernard

SYROS

ISBN: 978-2-74-851339-4

© Syros, 2013

Ava

préfère se battre

MAÏTÉ BERNARD

SYROS

«J'ai trouvé à Jersey la paix, le repos, un apaisement sévère et profond dans cette douce nature de vos campagnes, dans ce salut affectueux de vos laboureurs, dans ces vallées, dans ces solitudes, dans ces nuits qui, sur la mer, semblent plus largement étoilées, dans cet océan éternellement ému, qui semble palpiter directement sous l'haleine de Dieu.»

Victor Hugo

Les îles Anglo-Normandes



Ava est une jeune fille bien élevée, et une jeune fille bien élevée n'a rien à craindre

La première fois qu'Ava fut conviée à une assemblée de fantômes, elle dut se rendre dans un magasin de meubles à l'entrée de Mercy.

– Chez *Tom's Furniture*, précisa Cecilia Watson devant son incrédulité. C'est fermé le dimanche. Personne ne nous verra entrer et nous ne serons pas dérangés. On y va?

Ava la suivit vers sa voiture garée un peu plus loin sur le quai. Elle venait d'arriver à Jersey pour les vacances d'été. Trois mois plus tôt, c'était son oncle qui était venu la chercher à la sortie du bateau. La froideur de Vincent Bazire augurait mal du reste du séjour, mais quand un de ses amis avait essayé d'assassiner Ava en la poussant dans une grotte envahie par la marée puis en

empoisonnant son thé, il avait découvert le courage de sa nièce et ils s'étaient rapprochés. C'est aussi durant cette aventure qu'elle avait appris qu'elle était un consolateur. Elle voyait les fantômes depuis l'âge de trois ans, mais chaque fois qu'elle avait essayé d'en parler à ses parents, ils l'avaient repoussée. Elle était donc redevenue la petite fille sans histoires qu'ils désiraient et elle s'était entraînée à ne plus réagir à ces apparitions, ignorant qu'elle était là pour les aider à trouver la paix. En effet, il ne s'agissait pas d'une malédiction mais d'un don qui avait un sens, et la personne qui l'en avait persuadée était Cecilia.

– Ton voyage s'est bien passé?

– Oui, merci.

Ava sourit à la vieille dame. Elle avait quatre-vingt-douze ans et faisait un mètre quatre-vingts. Son corps était bâti d'une seule pièce, sans taille, sans fesses, et se terminait par deux chevilles épaisses comme des bras d'homme, mais son visage était la douceur incarnée.

– Pas de retard de train?

– Non.

– C'est agréable.

– Oui, surtout quand on doit faire un changement.

Elle espérait ne pas avoir eu l'air ingrate et impolie en apprenant où l'emmenait Cecilia, mais le fait est qu'elle s'était imaginé quelque chose de plus... de moins... On n'assistait pas tous les jours à une assemblée

de fantômes, et un magasin de meubles, n'était-ce pas un peu banal?

– Tu en as beaucoup?

– Pardon?

– Des changements, tu en as beaucoup?

– Je prends le bus de mon pensionnat à la gare, puis je fais Aix-Paris, puis je change de gare et je fais Paris-Granville. C'est là que je prends le bateau pour Jersey.

Elles étaient arrivées devant la vieille Mondeo de Cecilia. Tout en se faisant la réflexion qu'elle ne connaissait pas cette marque, Ava balança son sac à l'arrière.

– Aïe! cria Cecil en surgissant de sous le siège.

– Bonjour, dit-elle le plus sobrement possible, c'est-à-dire sans exprimer son agacement (Cecil était un fantôme et ne pouvait donc avoir été blessé) et sa méfiance (il n'avait jamais montré que de l'ironie à son égard).

– Alors, tu es revenue?

Elle était en train de prendre la place du passager et elle se retourna pour le toiser. C'était l'arrière-petit-fils de Cecilia. Il avait peut-être dix-huit ans, peut-être moins, il était brun, très grand et très mince, il portait un blouson de cuir serré à la taille, un sweat-shirt gris, un jean et des Gazelle Adidas noires, et on aurait pu le trouver mignon s'il n'avait pas constamment affiché un air supérieur.

– Et pourquoi je ne serais pas revenue?

Un sourire condescendant accueillit sa réponse.

– Oh, moi, je disais ça pour toi...

Le conflit entre eux semblait dater de ce moment où il avait découvert qu'Ava avait passé plus de dix ans à refuser de parler aux fantômes.

– Ça n'a jamais été facile d'être un consolateur, mais quand on l'apprend trop tard pour être convenablement formé...

L'adolescente aurait voulu ne pas montrer sa colère, mais celle-ci augmenta en voyant que la vieille dame ne la défendait pas. Les mots sortirent avant qu'elle ait eu le temps d'y réfléchir :

– Et qu'est-ce qui se passerait si je ne devenais pas consolateur? Cela a bien dû arriver.

– Donc tu cherches une porte de sortie! Je savais bien que tu ne pouvais pas t'engager à fond!

– Tu veux me faire croire qu'aucun consolateur n'a eu envie de quitter sa zone géographique?

La vieille dame était en train de négocier un rond-point, et une fois encore, c'est la voix de Cecil qui se fit entendre.

– Tu sais ce qui se passerait si un consolateur refusait son destin?

Elle se concentra sur les rues de Saint-Héliier derrière la vitre.

– Ça t'intéresse? insista-t-il.

– Si tu as quelque chose à dire, dis-le.

– Mademoiselle est susceptible.

– Et Monsieur adore se mettre en scène.

Il rit doucement, d'un rire qui n'était pas complice.

– Si un consolateur refusait son destin, au début, il ne se passerait rien.

– Au début?

– Oui, parce que forcément, après...

Ava lança un coup d'œil inquiet à Cecilia pour voir si elle devait le croire, mais elle négociait un second rond-point. Alors Cecil dit très vite :

– Cela ouvrirait une brèche dans l'univers et la matière risquerait de fondre !

Ava le fixa dans le rétroviseur intérieur. Cela ne pouvait pas être vrai. Les fantômes appartenaient au surnaturel, pas à la science-fiction. Cecilia semblait maintenant concentrée sur un feu rouge à trente mètres et Cecil soutenait toujours son regard. Non, ce n'était pas vrai. Elle devait retenir toute nuance d'émotion qui pouvait dénoncer ses doutes.

– Mais bien sûr que ce n'est pas vrai ! dit-il en éclatant de rire.

Ava se détourna vers la vitre, mortifiée. Pourquoi Cecilia n'intervenait-elle toujours pas ? Ils étaient en train de sortir de la capitale, et cette route qui grimpait entre des petites maisons ne paraissait pas poser de problèmes particuliers. Elle eut une pensée pour son ami Harald,

le Viking. Serait-il au magasin ou l'attendait-il au manoir de son oncle? À moins qu'il ne soit parti se promener. Il pouvait l'avoir oubliée. Elle chassa vite cette peur. C'était le plus ancien, le plus terrifiant et le plus célèbre des fantômes des îles Anglo-Normandes. Aucun consolateur n'avait réussi à lui offrir la paix, car Harald n'avait parlé à personne pendant huit cents ans. Jusqu'à elle. Soudain, il s'était intéressé à quelqu'un.

Bientôt, il n'y eut plus que la campagne autour d'eux, les collines vertes, les vaches blondes, l'ombre des arbres le long de petits chemins qui appelaient à sortir de la route, toute la beauté rassurante de l'île sous le soleil. L'assemblée allait bien se passer. Elle ignorait combien ils seraient, elle ignorait de quoi ils allaient discuter, elle ignorait comment ils en discuteraient, mais ça allait bien se passer. Non, elle avait le front suant et les mains glacées, elle devait trouver autre chose que la méthode Coué. Elle devait penser à ce qu'elle savait, pas à ce qu'elle ignorait. Elle savait que dans les îles Anglo-Normandes, les représentants de paroisse se réunissaient une fois par trimestre. Elle savait aussi que ce n'était pas le cas partout, qu'il y avait autant de formes de «gouvernement» chez les fantômes que chez les vivants. Et elle savait enfin qu'elle avait toujours le front suant et les mains glacées. Non, se dit-elle en faisant une dernière tentative pour reprendre le contrôle de ses émotions,

elle n'avait aucune raison de s'inquiéter parce qu'elle avait d'excellentes manières. On pouvait en rire, mais ce qu'on leur inculquait dans sa pension pour jeunes filles devait justement leur servir à naviguer dans tous les milieux en exprimant toujours le respect dû à autrui. Saluer et remercier ses amis et connaissances de manière chaleureuse et déférente, offrir l'hospitalité équitablement et généreusement à ses invités, adopter une tenue en adéquation avec la situation, contribuer de manière constructive à une conversation en prenant garde de ne point la dominer, savoir céder sa place ou offrir son aide à une personne dans le besoin, manger proprement et silencieusement, éviter de déranger autrui avec des bruits inutiles, savoir respecter et comprendre les règles établies dans un endroit que l'on découvre, être ponctuel, répondre promptement aux invitations et sollicitations, ces règles de base s'appliquaient parfaitement à l'interaction avec les morts.

Vingt minutes plus tard, Cecilia parvint à une intersection et suivit le panneau qui indiquait Mercy, le village où vivait l'oncle d'Ava.

– On y est.

Le magasin était un grand parallélépipède avec des slogans placardés sur les vitres. Une banderole au-dessus du rideau de fer annonçait une promotion «exceptionnelle» sur tous leurs «sommptueux» divans en cuir.

De l'autre côté de la rue se trouvait la station-service. L'entrée de Mercy ne laissait pas deviner à quel point le village était mignon et pittoresque, car la petite forêt d'arbres derrière ces deux bâtiments empêchait de voir qu'on était sur la rue principale du village et qu'elle se poursuivait le long de maisons blanches et de boutiques accueillantes jusqu'au manoir.

La vieille dame dépassa le parking de *Tom's Furniture* pour aller se garer à côté de la pizzeria dissimulée entre le magasin et le bosquet. Ava savait que Cecilia avait coupé le moteur. Elle savait qu'elle la regardait. Elle savait qu'elle était censée sortir de la voiture. Et elle savait qu'elle savait poser une main sur une poignée, ouvrir, mettre les pieds dehors, se lever et claquer une portière. Mais après, quand elle se retrouverait devant les fantômes, combien seraient-ils? Et surtout...

– Je ne vais pas devoir parler, n'est-ce pas?

Cecilia lui fit un bon sourire.

– Eh bien...

Comment ça «Eh bien...»? De quel droit «Eh bien...»? C'est «Non» qu'elle voulait entendre!

– Mais je déteste parler en public!

– T'en fais pas, dit Cecil en traversant le capot, tout ce qui les intéresse, c'est de s'écouter eux-mêmes.

– Et de toute façon, ajouta son arrière-grand-mère, pour l'instant, nous allons manger une pizza.

**Une jeune fille bien élevée
sait faire la conversation
à n'importe qui.
Même à un vivant**

– **J**u as fini?
Ava détourna les yeux de la station-service et fixa le jeune homme qui lui souriait.

– Tu as fini? répéta-t-il.

Elle était assise à une petite table coincée entre le comptoir et la vitrine. Perché sur un tabouret près du four, l'homme en bras de chemise qui avait réchauffé sa part de pizza semblait absorbé dans la lecture d'un journal. Le couple qui mangeait quand elle était arrivée avait disparu, Cecilia était «partie aux toilettes», code pour dire qu'elle allait surveiller l'arrière du magasin de meubles, et Cecil n'avait pas vu d'intérêt à rester seul avec elle.

– Oui, dit-elle en réalisant enfin ce que le serveur demandait.

– C’était bon?

– Très.

Il n’était pas beau, pas au sens Robert Pattinson beau, ou Johnny Depp beau. D’abord, il n’était pas brun mais blond, et il n’était pas parfait, il n’avait pas leurs pommettes parfaites, leur nez parfait, leurs lèvres parfaites et leurs dents étincelantes. Mais il était...

– Je ne t’ai jamais vue ici, dit-il. En même temps...

Ses yeux marron et pas parfaits descendirent le long du corps de l’adolescente, et le tee-shirt marin à rayures d’Ava, son short et ses derbies lui parurent soudain une protection trop mince face à cette attention masculine.

– Tu n’as pas l’air d’une touriste.

Et il n’avait pas l’air d’un pizzaiolo, malgré son tablier blanc noué à la taille. Elle ne voyait pas ses chaussures mais il portait un tee-shirt noir, un jean, et sa main droite s’amusait à lancer deux petites pièces de monnaie qu’il rattrapait sans les regarder.

– Je suis en vacances chez mon oncle.

– Il vit à Mercy?

Elle acquiesça.

– Et je peux te demander où?

Elle acquiesça à nouveau. Le sourire du jeune homme s’élargit pendant qu’il attendait, et elle se fit la réflexion

que par exemple, il avait une canine légèrement protubérante, comme David Bowie, certes, mais David Bowie avait les deux canines protubérantes, ce qui créait finalement une harmonie, à défaut d'une perfection, d'autant plus que cela résonnait aussi avec l'étrangeté de ses yeux vairons, alors qu'on ne pouvait pas dire que la canine protubérante du jeune homme résonnât avec son nez de travers. D'abord, sa canine protubérante était à gauche alors que son nez partait vers la droite. Et puis il avait beaucoup d'épis dans les cheveux, qui partaient à droite, à gauche et vers le ciel. Non, se dit-elle en hochant doucement la tête, il n'était définitivement pas parfait.

– Non? dit-il avec un regard amusé. Je ne peux pas te demander où vit ton oncle?

Elle se sentit rougir. Depuis l'âge de six ans, Ava vivait dix mois sur douze dans le même pensionnat pour jeunes filles, où elle recevait une bonne éducation et s'était fait des copines, mais où on n'apprenait pas vraiment à traiter avec le sexe dit fort.

– Il vit au manoir, murmura-t-elle.

– Pardon?

Maintenant ses mains étaient glacées.

– Il vit au manoir.

Ridicule, elle était ridicule. Adieu *Pizza Gino*, elle ne reviendrait jamais, dommage, c'était bon.

– Au manoir? Tu es la nièce de Vincent Bazire?

Combien mesurait Johnny Depp? Il avait toujours eu l'air grand aux côtés de Vanessa Paradis, mais elle était toute petite. Pareil pour Robert Pattinson et Kristen Stewart. Même si le pizzaiolo avait l'air plus grand qu'elle, tout était relatif. Ainsi, il n'était certainement pas aussi grand qu'Harald, et quand elle était face à Harald, elle n'était pas du tout impressionnée, en tout cas moins qu'au début, car certains regards du Viking lui faisaient encore penser à des choses étranges, comme des loups dans la steppe, ou des loups hurlant à la lune, et même des loups morts de faim. Pourquoi pensait-elle à Harald?

– Oui, dit-elle en se souvenant brusquement de leur sujet de conversation, je suis sa nièce.

– Je m'appelle Marco Gino, et toi?

– Ce n'est pas très anglais.

Il éclata de rire et baissa la main. Quel était le mot pour dire qu'on se sent plus ridicule que ridicule? Elle ne s'était pas aperçue qu'elle pensait à voix haute, et la réflexion qu'elle avait faite portait sur la main tendue, pas sur son prénom qu'elle trouvait très beau.

– Je...

Elle jeta un regard vers les toilettes pour voir si Cecilia revenait, sans savoir ce qu'elle craignait le plus, ce vivant ou les morts.

– Oui?

– Je m'appelle Ava.

– C'est beau mais pas très français, non?

Il lui fit un clin d'œil.

– Je ne sais pas.

Il y eut un petit silence, puis il montra ce qui restait dans son assiette.

– Alors, c'est ça le secret de la minceur des Françaises? Vous êtes vite rassasiées?

Parfois, le week-end, Ava sortait de son pensionnat pour se rendre chez une copine. Là, elle pouvait rencontrer des frères, des cousins, des amis, et elle avait bien remarqué l'intérêt de certains, mais elle n'était encore jamais sortie avec un garçon, et ce manque d'expérience la faisait maintenant hésiter entre deux options. Était-il en train de la draguer, de se moquer ou... les deux?

– Tu as quel âge? demanda-t-elle brusquement.

Elle vit la surprise dans ses yeux avant qu'il ne réponde :

– Vingt ans, et toi?

Trop mûr pour elle. Il ne pouvait pas être en train de la draguer.

– Bientôt quinze.

– Moi aussi.

– Bientôt quinze? Tu régresses? C'est ça le secret des Anglais pour rester jeunes?

Elle ne savait pas ce qui lui avait pris, les herbes de Provence de la pizza avaient dû lui monter à la tête, mais sa réplique eut l'air de l'amuser.

– Je voulais dire bientôt vingt ans. Cet été.

– Moi aussi. 21 juillet.

– 15 août.

– C'est un jour...

Comment disait-on «férié» en anglais?

– Oui?

– En France, c'est jour de fête, personne ne travaille.

– Je suis flatté.

Il tira la chaise face à elle et s'assit. C'est alors qu'elle vit ce qu'elle avait pris pour des pièces de monnaie. En réalité, il s'agissait de deux petits cochons roses en plastique.

– C'est pour les pauses, expliqua-t-il, on aime bien y jouer avec mon père ou certains habitués.

Il vit qu'elle ne comprenait pas.

– Tu ne connais pas le jeu *Pass the pigs*?

Elle n'avait jamais pratiqué un seul jeu de société, mais elle connaissait les noms de belote, bridge, poker, petits chevaux, dames, échecs. «Passe les cochons», en revanche, ne lui était pas familier. Elle fit non de la tête.

– C'est très simple, dit-il, enthousiaste. Tu veux jouer?

Elle cligna des yeux un peu trop vite. Il dut penser que c'était sa manière d'acquiescer, ou bien il aimait vraiment ce jeu, car il enchaîna :

– Tu lances les cochons. S'ils tombent tous les deux sur leurs pattes, tu as vingt points. Tous les deux sur le dos,

vingt points. Tous les deux sur le groin, quarante points. Sur le flanc, un seul point. Mais on apprend mieux en jouant. Si je t'énumère toutes les règles, tu vas t'y perdre. Tu me fais confiance pour ne pas t'arnaquer?

Une fois encore, elle n'eut pas l'impression de répondre, mais il dit :

– Vas-y, lance.

Elle sentit qu'il lui avait pris la main, puis elle sentit les cochons dans sa paume, puis elle sentit qu'il retirait sa main.

Il l'avait touchée.

Elle n'entendait plus rien.

Loin, très loin, une voix ou une force, un instinct lui dirent de lancer les cochons. Ou de dire qu'elle n'avait pas le temps. «Merci, je n'ai pas le temps.» En tout cas, elle ne pouvait rester ainsi, immobile, à le fixer.

Elle sentit que sa main se refermait sur les petits cochons. Elle sentit qu'elle les agitait, puis qu'elle ouvrait et lançait.

– Quinze points!

Elle baissa les yeux pour essayer de comprendre.

– Cinq pour celui qui est sur le dos, dix pour celui qui est sur le groin. À moi.

Tout alla très vite.

– Zéro, annonça-t-il.

– Mais pourquoi? Tu viens de dire qu'un cochon sur le groin, c'était dix points.

– Non, parce qu'il est couché sur l'autre, donc ça s'annule. Sinon, sur le ventre, ça aurait donné cinq points. Et deux sur le flanc, ça donne zéro aussi.

– Mais tu as dit le contraire au tout début!

– Non, deux sur le flanc couchés du même côté, un point. Sur le flanc pas du même côté, zéro.

C'est alors qu'elle réalisa le problème :

– Il faut être bon en maths pour jouer à ça, non?

– C'est même mon maître d'école qui m'avait appris!

Il la regardait comme si elle était d'une intelligence pénétrante. Malheureusement, elle s'apprêtait à lui révéler le contraire :

– C'est-à-dire que...

Cecilia sortit des toilettes et se dirigea vers eux. Ava se leva brusquement.

– Je suis plutôt moyenne en maths, dit-elle très vite. Excuse-moi, merci, au revoir, c'était très bon, au revoir.

L'instant d'après, elle était dehors, prête à retrouver la compagnie des morts.

Ava essaie d'être naturelle

Cecilia avait fait semblant de se diriger vers sa voiture, puis elle l'avait dépassée pour continuer vers l'arrière de *Tom's Furniture*, un trousseau à la main.

– Au fait, tu as continué à t'entraîner? demanda-t-elle à la jeune fille.

Cela avait été la grande surprise de son initiation. Trois mois plus tôt, quand Ava avait accepté que Cecilia lui apprenne comment être un consolateur, la vieille dame lui avait simplement donné des passes et lui avait dit de s'entraîner à crocheter des serrures.

– Euh, oui, mais c'est pas tout à fait ça.

Puis, voyant ce que la vieille dame avait à la main, elle dit :

– Vous avez les clés?

– C'est Herbert, l'ancien manager, qui m'a indiqué où les trouver quand il est mort. Il a fait une crise cardiaque. Il buvait peu, ne fumait pas, n'était pas en surpoids et n'avait que cinquante-deux ans. Bref, il n'avait pas fait de testament et ses dossiers n'étaient pas en ordre. Il m'a dit où trouver un double des clés du magasin, et je me suis arrangée pour transmettre des informations à sa famille et ses collègues, sans révéler qu'il me parlait, bien sûr.

Elle jeta un regard de mise en garde à l'adolescente. Toujours lors de son initiation, elle ne lui avait donné qu'un conseil: «Surtout, ne révèle jamais à un seul vivant que tu parles aux morts. Laisse ça aux charlatans qui se disent médiums.»

– Mais c'est rarement aussi facile, d'où la nécessité de savoir crocheter une serrure. Tu ne peux pas savoir le nombre de fantômes à qui j'ai procuré la paix parce que j'ai pu pénétrer chez eux et brûler des papiers ou au contraire les exposer.

– Et lui, vous avez réussi à le consoler?

– Oui, c'était un brave homme. Il était triste de ne pas avoir réalisé certains de ses rêves, mais une fois qu'il a vu que ses collègues et ses proches avaient tout ce qu'il leur fallait, il s'est laissé partir.

– Et vous avez gardé les clés?

– C’était il y a dix ans et ils n’ont toujours pas changé les serrures. Ça aide, les jours de pluie.

Ava leva les yeux vers le ciel bleu.

– Ça ne va pas durer, répondit Cecilia. L’été, à Jersey, il pleut tous les matins, même les jours de beau soleil.

Elles s’étaient arrêtées devant une porte blindée et elle farfouillait dans son trousseau.

– Tu te demandes si tu en hériteras?

Les deux femmes levèrent les yeux vers Cecil, qui venait de réapparaître. Cette fois, même la vieille dame sembla surprise par l’animosité dans sa voix.

– Oui, dit Ava, et je ne vois pas quel est le problème. Je suis là pour apprendre, non? Ça me semble parfaitement normal de me demander de quels outils je disposerai.

– Des «outils»! Tu vas être déçue. C’est pas une tâche dont on s’acquitte avec des «outils».

Si Ava n’en avait pas été la cible, elle aurait pu admirer les infinies nuances qu’il savait insuffler à son mépris, mais une fois de plus elle dut s’exhorter à l’indifférence. Heureusement, Cecilia avait trouvé la clé et elle lui ouvrit la porte.

– Après toi.

Ava n’avait rien à craindre. Il s’agissait simplement d’une présentation, elle était là pour dire bonjour, s’asseoir dans un coin et observer. Elle prit une inspiration et entra. Elle

sentit le vent glacial de Cecil qui la traversait sans ménagement, puis la porte claqua et Cecilia fut à ses côtés.

Les fantômes n'ont pas de sixième sens. Ils ont la faculté d'apparaître et de disparaître comme on allume et éteint une lumière, et certains peuvent se transporter d'un lieu à un autre par la pensée, mais ils n'ont aucune perception extrasensorielle et ont perdu le toucher, le goût et l'odorat. Voilà pourquoi personne ne fit attention à son arrivée. Ils discutaient, sans se préoccuper d'être à moitié dans un canapé ou une table basse, et seuls ceux qui étaient près de la porte s'immobilisèrent. Toutefois, leur mouvement de surprise et de curiosité en la voyant ne se transmit pas au reste de la foule, et Ava put reprendre sa respiration.

La lueur qu'ils dégageaient éclairait la partie du magasin consacrée au *living-room*, et il n'y avait aucun doute, ils étaient nombreux. Ils étaient très très très nombreux.

Se penchant légèrement vers Cecilia, elle demanda :

– Combien ils sont ?

– Il y a tous les représentants de paroisse et puis il y a ceux qui peuvent ou veulent assister.

– Et ça fait combien ?

– Oui, ils sont plus nombreux que d'habitude, dit Cecil, impatient. Oui, ils voulaient voir le futur consolateur. Ça te va comme réponse ?

Un fantôme le traversa et il cria :

– Hé, Machin, tu me le dis si je te gêne!

Ava suivit du regard cet être merveilleux qui avait l'enviable pouvoir d'être indifférent à Cecil. Le corps décharné, il avait de longs cheveux et une tunique qui tombait en morceaux, mais ce qui frappait, c'est qu'il portait sa tête dans sa main gauche.

– Qui c'était? chuchota Ava en le voyant traverser d'autres fantômes.

– Saint Hélier, voyons!

Le vacarme de la pluie qui s'était mise à tomber la fit douter. Peut-être avait-elle mal interprété le changement de ton de Cecil, mais s'il avait semblé prêt à agonir d'injures le malotru, il la regardait maintenant avec l'indignation de celui qui ne peut croire à tant d'irrespect.

– Saint Hélier de Jersey! ajouta-t-il en voyant qu'elle ignorait pourquoi la capitale portait ce nom.

– On l'a égorgé?

Il décida qu'il ne daignerait pas répondre et se détourna.

– Non, décapité, expliqua Cecilia gentiment. Il s'était retiré dans la baie de Saint-Aubin et il prévenait les habitants quand des pirates s'approchaient, pour qu'ils aient le temps de s'enfuir. Un jour, ces derniers en ont eu assez. Ils l'ont capturé et lui ont tranché la tête. Mais il les a surpris en la reprenant dans ses mains pour la remettre sur son cou.

Ava eut un sourire amusé et elle s'apprêtait à la corriger d'un «Vous voulez dire que la légende dit qu'il a repris sa tête...», quand elle s'arrêta. Le scepticisme était pour ceux qui ne voyaient pas. Elle n'avait pas ce luxe.

– Viens, je vais te présenter.

Les vingt minutes qui suivirent lui parurent très longues. «Saluer et remercier ses amis et connaissances de manière chaleureuse et respectueuse, s'était-elle dit en se rappelant les règles de bienséance, rien de plus simple.» Malheureusement, elle commença par tendre la main à un fantôme qui ne pouvait évidemment pas la saisir. Ensuite, elle balbutia «Excusez-moi» au lieu de la forme plus polie «Je vous prie de m'excuser». Puis elle fit l'erreur de croire que cela avait beaucoup d'importance, et sa timidité accrue la rendit plus raide encore. À partir de ce moment-là, chaque fois que Cecilia la présenta, elle s'entendit affirmer «Bonjour, je suis Ava d'Avezac» d'un ton qui se voulait sûr de lui mais qui paraissait presque agressif. Elle n'y pouvait rien. La machine s'était enrayée, et prisonnière à l'intérieur d'elle-même, elle ne pouvait que constater les sourires gênés.

– Quelle chance nous avons avec le temps, n'est-ce pas? dit Cecilia.

Les expressions se détendirent et tout le monde acquiesça, même Ava, qui vivait en Provence et qui avait du mal à comprendre comment on pouvait trouver que

les gouttes contre les fenêtres et le vent dans les branches étaient une chance.

– Revigorant! s'exclama un homme avec une casquette, une doudoune et des bottes en caoutchouc.

– Vivifiant! confirma la femme à ses côtés qui, excepté la casquette, était habillée comme lui.

– Bonjour, mademoiselle d'Avezac, dit une voix familière.

Elle se retourna et s'illumina. Haut-de-forme, large manteau, veston, nœud papillon, chemise, pantalon, canne et chaussures, elle reconnut George Dandy, autrefois médecin, croisé trois mois plus tôt à la morgue de l'hôpital de Saint-Héliér, et qui était le représentant de cette paroisse.

– Bonjour, dit-elle joyeusement.

Il avait incliné la tête et elle lui répondit de même, avant de saluer ses amis, Mark Duffy, toujours pieds nus et en bras de chemise, Camelia et Sophie, l'une en robe Empire, l'autre en corset et crinoline.

– Je suis tellement contente de vous voir, je...

Elle oublia complètement ce qu'elle s'apprêtait à dire, distraite par une apparition tout droit sortie d'un tableau des préraphaélites. Longue, mince, pâle, de beaux cheveux roux déroulés jusqu'aux reins, elle portait une longue chemise blanche ceinte à la taille d'une écharpe bleu et jaune, et elle semblait chercher quelqu'un.

– Qui est-ce? demanda-t-elle à George Dandy.

– C'est une de nos célébrités locales, Joséphine Le Riche. Elle vivait dans la paroisse de Saint-Clément, elle a fini noyée.

Ava savait que les fantômes gardent la tenue dans laquelle ils sont morts mais que leur apparence dépend du degré de paix trouvé. Ainsi, saint Hélier, qui portait sa tête sous son bras, l'aurait sûrement eue au bout de son cou s'il n'avait pas été aussi traumatisé, mais la noyée, qui avait pourtant dû souffrir, semblait réconciliée avec elle-même. Ava venait à peine de se faire cette réflexion que la beauté de Joséphine prit un nouvel éclat.

Un homme venait de croiser son regard. Long, mince, pâle, il portait avec une élégance sans ostentation une chemise blanche, un gilet noir, des culottes courtes, des bas, des chaussures noires et plates, et une longue veste boutonnée, très ajustée en haut et très évasée en bas, avec des poches basses et des manches ornées de galons.

Un instant auparavant, ils étaient transparents. Maintenant, ils étaient diaphanes, ce mot que l'on ne donne qu'aux anges, et si les sentiments avaient eu une couleur, de la même manière que l'on attribuait le rouge ou le noir à la colère, Ava ne doutait pas que leur lumière aurait été celle de l'amour. L'amour les portait, l'amour les habillait, l'amour les réchauffait et l'amour leur avait donné leur espace, car même dans la foule ils semblaient habiter leur propre monde.

– Et lui, qu'est-ce qui lui est arrivé? souffla-t-elle à George.

– Il s'est noyé aussi. Depuis il vit juste à côté, au-dessus d'une pizzeria.

Ava n'eut pas le temps de s'étonner, car la phrase suivante lui apporta une autre surprise.

– C'est Colin Lalande, le représentant de votre paroisse Saint-John, membre du Parti pour le meilleur.

– Vous avez des partis?

– Bien sûr, puisque nous avons des représentants de paroisse. Nous votons tous les trois ans.

Elle n'osa pas répliquer tout de suite, par crainte de le vexer, mais la curiosité fut trop forte :

– Veuillez m'excuser...

«Jusqu'ici, c'est bien», se dit-elle pour se rassurer, consciente qu'elle était presque au milieu de la salle, que tout le monde maintenant était au courant de son arrivée, qu'on la regardait avec plus ou moins de discrétion et que si les conversations n'avaient pas stoppé, ceux qui étaient près d'elle pouvaient entendre des bribes de la sienne.

– Mais pour cela, il faudrait que vous puissiez vous déplacer comme vous le souhaitez afin d'assister à des meetings et des réunions de cellule, il faudrait payer des cotisations, écrire vos noms sur des registres, que sais-je encore. Or...

– Mais c’est aussi à ça que sert le consolateur. Comme vous le dites, tous les fantômes ne peuvent pas se déplacer. Donc un parti pourrait prétendre qu’il a obtenu les voix d’untel sans que l’intéressé soit au courant. Le consolateur est là pour comptabiliser les voix de chacun. C’est aussi lui qui doit vérifier que les opinions des partis sont bien parvenues à tous les votants. Les fantômes qui se présentent aux élections des représentants ne sont pas forcément de ceux qui peuvent aller et venir à leur guise. Le consolateur doit donc s’assurer que des relais sont mis en place entre fantômes pour que la parole de tous les candidats soit entendue.

– Je ne suis pas sûre de bien comprendre. Vous dites qu’un fantôme condamné à hanter un couloir et qui est incapable d’en sortir peut quand même se présenter aux élections de représentant de paroisse?

– Bien sûr! Le contraire serait injuste.

– Je suis d’accord, mais comment fait-il connaître son programme?

– Comme je viens de vous le dire, grâce à des fantômes qui acceptent de relayer sa parole auprès des autres.

– Et si personne ne s’en charge?

– Alors le consolateur doit le faire lui-même. Pareil s’il est élu et ne peut pas se déplacer jusqu’à l’assemblée des fantômes. Le consolateur doit aller le voir avant et prendre note des informations qu’il veut transmettre.

– Mais c’est un boulot énorme!

Quelques têtes se tournèrent vers eux et elle baissa d’un ton :

– Alors, non seulement on doit consoler mais on doit administrer?

Il acquiesça. Pourquoi Cecilia ne lui avait-elle rien dit? Elle coula un regard vers la vieille dame qui était toujours très entourée mais qui s’était assise, et elle se sentit rougir. Cecilia n’était restée debout que pour la présenter de groupe en groupe, et elle avait dû être soulagée de la pause que lui avait offerte la présence de George. Ava ne devait pas lui reprocher ce qu’elle ne faisait pas, mais apprécier ce qu’elle faisait.

– Et il y a beaucoup de partis?

– Il y a trois courants majeurs. Le PM, Parti pour le meilleur, le RF, Rassemblement pour les fantômes, et celui qui se démarque le plus des autres s’appelle...

Il prit une inspiration, comme si prononcer ce nom était une épreuve :

– Le Fantômes pour les fantômes, FF. C’est un parti souverainiste. Pour ses membres, les fantômes des îles Anglo-Normandes doivent pouvoir diriger leurs affaires comme ils le veulent, de même que ceux du Devon, du Dorset, du Somerset, du...

– J’ai compris, l’interrompt Ava.

– C'est aussi un parti nationaliste, anglo-anglais. Ils estiment que nous devrions prendre nos décisions sans tenir compte de celles des fantômes des autres pays. Ils vous diront aussi qu'ils sont pour le peuple, poursuivit-il en s'échauffant, contre les inégalités sociales puisqu'ils critiquent les élites, sauf que, si on les écoute, la voix du peuple doit être exprimée par un seul leader charismatique.

– Et c'est qui, ce leader?

– Continuez à me sourire et à hocher la tête, d'accord?

Ce devait être important parce qu'il avait retrouvé son calme.

– Il est justement en train de vous regarder.

Elle hocha la tête.

– Il faut que nous ayons l'air de parler de choses insignifiantes.

Elle sourit un peu plus.

– Puis, quand vous le sentirez, vous laisserez votre regard passer sur la foule en partant de votre gauche... Non, pas encore.

Elle rattrapa son mouvement comme elle put.

– Vous passerez sur lui sans vous arrêter, puis vous reviendrez à moi. C'est un homme qui a la quarantaine, il est blond, il a de gros favoris, il porte un manteau noir, un costume noir et des bottes noires. Il se rendait à un enterrement quand il est mort.

Puis, comme elle ne bougeait pas et qu'ils ne disaient rien, il ajouta :

– Quand vous voulez.

Ava fit exactement ce que George avait demandé et revint sur lui.

– Très réussi, votre petit sourire flottant, dit-il.

– Ça s'est vu quand j'ai croisé son regard?

– Non, votre expression n'a pas changé.

Elle regarda ses pieds, laissant échapper un minuscule soupir de soulagement.

– Comment il s'appelle?

– René Duchaume.

La description qu'il en avait fait était exacte. Il avait juste oublié de dire que même entouré par la lumière des autres fantômes, même auréolé de la sienne, il restait ténébreux. Seuls ses yeux brillaient d'une lueur de sépulcre.

– Il faudra vous méfier de lui. Il serait capable de vous faire croire aux horreurs qu'il professe. Voyez-vous, les FF sont contre les consolateurs. Ils pensent que les vivants ne devraient pas se mêler des affaires des fantômes.

– C'est une opinion, et comme toutes les opinions, elle est discutable, certes, mais pas horrible.

– Ce qui est horrible, c'est qu'il fut un temps où les FF en avaient donc conclu que tous les consolateurs devaient mourir. Il fut un temps où les FF tuaient des consolateurs.

Ava préfère se battre

Maité Bernard

Ava est de retour sur Jersey où elle doit assister à sa première assemblée de fantômes. Mais ce moment tant attendu tourne à la catastrophe car tous les fantômes ne veulent pas accepter comme consolateur une jeune Française de moins de quinze ans. Menaces, agressions, intimidations en tous genres... Difficile pour Ava de rester stoïque, surtout lors de ses rendez-vous avec Marco, un garçon terriblement attirant et bien vivant, qui ignore tout de son don ! Heureusement son ami Harald, un Viking vieux de huit cents ans, expert dans l'art de la guerre, est là pour la conseiller. Et Ava va bientôt montrer à tous de quoi elle est capable.

SYROS

PRIX FRANCE: 16,90 €



9 782748 513394
ISBN: 978-2-74-851339-4

www.syros.fr